

SUR LES TRACES DE ROBERT CAPA



Dans *Une longue nuit mexicaine*, Isabelle Mayault ouvre la valise contenant les clichés pris lors de la guerre civile espagnole par le trio mythique Capa, Taro et Chim. Francesca Mantovani

Isabelle Mayault » Dans un premier roman prenant, la reporter globe-trotter née à Paris en 1986 ravive la mémoire du grand photographe, de sa compagne Gerda Taro et de leur collègue Chim. Tous trois témoins de la guerre d'Espagne.

Ils avaient l'Espagne au cœur et le désir de se battre, caméras en bandoulière, pour la liberté contre le fascisme. On les connaît sous leur pseudonyme masquant leur origine juive liée à la Mitteleuropa. Chim, de son vrai nom David Seymour, était né à Varsovie, Capa (alias Endre Ernő) venait de Budapest, et Gerda Taro, sa compagne, s'appelait Gerta Pohorylle. Née à Stuttgart, elle était issue d'une famille de commerçants galiciens.

Tous trois ont eu leur vie fracassée par la roue de l'Histoire, Gerda la première en 1937 de manière accidentelle, écharpée par un char alors qu'elle revenait de Brunete, l'un des théâtres de la guerre civile espagnole. Robert Capa, son chéri, disparaîtra plus tard, sautant sur une mine en 1954 en Indochine. Chim, pour sa part, sera abattu par un sniper égyptien lors de la crise de Suez en 1956.

A partir de ces trois destinées hors du commun, emblématiques du combat pour la liberté de témoigner et d'informer par l'image, Isabelle Mayault a conçu un roman à la fois dense, complexe et très tenu. Le livre commence au Mexique, le pays qui avait ouvert sans restriction ses frontières aux réfugiés de la guerre d'Espagne. Le narrateur, un certain Jamon, compagnon un temps d'une galeriste volcanique, hérite à la mort d'une cousine qu'il affectionnait d'une valise recelant un étrange trésor. A savoir quelque quatre mille négatifs de clichés pris lors de la guerre civile espagnole par le trio

mythique Capa-Taro-Chim. Authentique, l'histoire de cette valise, qui a donné lieu à une exposition à New York il y a quelques années, va servir de tremplin à l'imaginaire de l'auteure.

Par quel cheminement ce pactole est-il arrivé au domicile de Jamon qui décide pendant longtemps de ne rien en faire? Le lecteur s'en remet à la verve d'Isabelle Mayault pour l'entraîner dans un jeu de piste étourdissant qui le conduit tour à tour dans les arcanes de la guerre d'Espagne et dans la vie tumultueuse des trois photographes. Ainsi que, par contre-coup, dans le labyrinthe ténébreux de l'histoire mexicaine des *sixties*. Où la répression du mouvement étudiant d'octobre 1968 lors de la nuit sanglante de Tlatelolco, à la veille de l'ouverture des JO de Mexico, vient faire écho aux multiples crimes commis de part et d'autre en Espagne entre 1936 et 1939.

Et pourtant ça fonctionne grâce au talent et au bluff de la jeune romancière

Sommé par la romancière de participer activement à la reconstitution de ce puzzle complexe, le lecteur navigue entre les écueils dont le livre est parsemé. Avec, d'un côté, la vie de Jamon, sa fascination pour sa cousine Greta, la beauté de la mère de celle-ci, Maria, qui nous conduit au personnage clé de toute cette histoire. A savoir Olivia, l'amie de Maria, une étudiante en médecine qui a été l'égérie du photographe Chim, sa compagne en Espagne, soignant force blessés, perdant elle-même une main lors d'un

bombardement. Sublime Olivia, à l'extraordinaire capacité de résilience, surmontant son handicap et plus tard la mort de son amant par l'art. C'est elle qui va détenir la fameuse valise de négatifs, la transmettant à son amie Maria avant qu'elle n'aboutisse de fil en aiguille entre les mains du narrateur.

Chaos de la guerre

Résumée ainsi, l'intrigue peut paraître un peu emberlificotée. C'est que le lecteur est appelé souvent à tout remettre sur le métier pour démêler le fil de cet écheveau juxtaposant plusieurs plans de narration. Chaos de la guerre civile espagnole, violences mexicaines d'hier et aujourd'hui, histoires privées, éros et tourments amoureux. Et pourtant ça fonctionne grâce au talent, à la maîtrise et au bluff d'une jeune romancière inspirée et sans complexe.

Le meilleur du livre, outre la justesse de l'évocation historique, est le portrait des trois photographes. Capa, Taro et Chim, ces pionniers, les tout premiers à «avoir osé prendre des photos d'un combat en cours». Ils n'étaient pas des envoyés spéciaux, mais avaient décidé eux-mêmes, ensemble, depuis Paris, «d'aller courir dans les montagnes sèches pour témoigner du combat des républicains». Pressentant sans doute que se jouait là quelque chose de majeur, comprenant «avant tout le monde que cette guerre constituait le dernier rempart avant quelque chose d'effroyable». » ALAIN FAVARGER

» Isabelle Mayault, *Une longue nuit mexicaine*, Ed. Gallimard, 267 pp.



BD

ROMANS NOIRS

Fictions » «L'idée fixe d'un fou est de se croire sage.» Ce proverbe basque sied parfaitement à deux albums aigres mettant en scène de dangereux dingues. Inspiré d'un roman noir éponyme à succès, *La Ligne de sang* commence par un banal accident de la route, laissant un mortard amnésique sur le bas-côté. L'enquête se révèle pourtant tout sauf triviale. L'officier de police Launay se retrouve empêtré dans une sordide investigation dans laquelle se superposent cabalistique et effroi. Tiré d'une nouvelle de Richard Connell – *The most dangerous game* (1924) –, Zaroff narre l'inféctée passion d'un comte russe déchu et exilé sur une île chaude: la chasse à l'homme. Celui qui aime exhiber ses trophées humains dans son palais est défié sur ses terres par un improbable gang de truands irlandais. Deux récits socialement incorrects au graphisme convaincant. A ne pas mettre entre toutes les mains. » SJ

» DOA/Douay, *La Ligne de Sang*, Ed. Les Arènes BD.
» Miville-Deschênes/Runberg, *Zaroff*, Ed. Le Lombard.



THRILLER FINANCIER

Récit » «Qui met son argent en abeilles risque de se gratter l'oreille.» Voilà une sentence proverbiale dont aurait dû s'inspirer Josh Jardens. Viré de la banque qui l'employait depuis dix ans, l'ancien sportif pense se refaire en investissant son pécule dans la cryptomonnaie. Il se rend compte un peu tard que les bitcoins et leurs promoteurs sont tout aussi volatils que les butineuses. Cet album mené au pas de charge a un double mérite. Il se consomme aussi vite qu'un billet de 100 francs retiré du bancomat. Il répond avec pédagogie à la question que presque tout le monde se pose: on en parle tout le temps, mais c'est quoi au fait le bitcoin? Une BD qui vous rendra, qui sait, millionnaire. Ou pas. » SJ

» Roulot/Morissette-Phan, *Crypto-Monnaie*, Ed. Rue de Sévres.



LES CHRONIQUES DE L'UNI

Serpenter vers l'enfance



Bastien Fournier » *Chapitre un* c'est vingt-quatre petits chapitres qui font voyager. Mais voyager qui? Lui bien sûr, et puis nous aussi. Nous qui suivons ce héros sans nom, sans âge, sans caractéristiques particulières. Nous qui le suivons, guidés par le flux de ses pensées, de ses souvenirs d'enfance et d'adolescence, au rythme d'une voix omnisciente. Il faudrait dire, parce que «aujourd'hui son enfance lui vient en mémoire et tout entière se recrée». *Chapitre un*, c'est le nouveau livre de l'écrivain valaisain Bastien Fournier. Une histoire qui

n'en est pas vraiment une, un récit qui se termine aussi abruptement qu'il commence... Déstabilisant? Un peu oui. Aux premières lignes on se demande: de quoi s'agit-il, de qui s'agit-il, où sommes-nous, quand sommes-nous? Puis les mots nous emportent, les paysages se dessinent sous nos yeux. Ce qu'il ressent, on le ressent aussi. Ces souvenirs pourraient être les nôtres, et cette montagne aussi – celle de notre enfance.

Alors les mots, les pages, les chapitres défilent, nous entraînent ici et là. Comme le chemin de la pensée, le chemin de ce livre serpente et passe d'un endroit à l'autre, d'un temps à l'autre, sans contrainte. Un mot en amenant un autre; une pensée, une sensation, en amenant une autre. Au hasard, parfois sans qu'on en comprenne la logique – comme le chemin de la vie. Et finalement peu importe. Pas besoin de comprendre la logique, pas besoin de tout maîtriser ou de répondre à toutes les questions que l'on se posait au début de cet ouvrage pour être embarqué dans ce voyage. »

MAUDE PIRALI

» Bastien Fournier, *Chapitre un*, Ed. de l'Aire, 86 pp.

Huis clos intérieur



Denis Michelis » «La lumière inonde la pièce, une lumière aveuglante et froide, et c'est un ciel sans nuages que je découvre, aucune larme de pluie ne roule sur ses joues, le chagrin est ailleurs. Il est ici, dans cette maison.» Pour son troisième roman, *Etat d'ivresse*, Denis Michelis (photo Marc Melki) nous enclot dans le sombre intérieur d'une femme esseulée et nous enchaîne à son monologue alcoolique et quasi schizophrénique.

On se trouve à la fois dans les limbes d'un huis clos et dans un monologue intérieur, à la fois chez Sartre et chez Schnitzler. Le style, heurté comme un esprit déboussolé, fait du monologue un théâtre où la femme se parle et incorpore au sien les discours altérés des personnages secondaires.

Enfermée dans sa maison comme en elle-même par un chagrin inexpugnable, cette mère et épouse se murmure la détresse de ceux qui boivent seuls. Son isolement, devenu familial, devient volontaire. Elle

se recroqueville ainsi dans de petits espaces embaumés de vin, de vodka ou de bière, et nous engloutit avec elle.

Avachie dans son canapé, elle se noie dans la mythomanie et les délires de persécution, reprochant à son fils de 17 ans, à son mari absent et à une voisine terrifiée les maux qu'elle s'inflige, ne débattant plus qu'avec elle-même.

Ce livre est de ceux qui font mal; sa lecture, de celles qui harcassent. Son sujet est cette douleur ravalée mais tyrannique qui rend les gens cruels. C'est une semaine parcourue dans la tension croissante d'une âme autodestructrice. Mais sont-ils seulement coupables, ceux qui souffrent tant? »

BAPTISTE COLOMBARA

» Denis Michelis, *Etat d'ivresse*, Ed. Noir sur Blanc, 165 pp.



COLLABORATION Le domaine Français de l'Université de Fribourg propose à ses étudiants de s'initier à la pratique du compte rendu littéraire journalistique. En partenariat avec *La Liberté*, ceux-ci se voient offrir un espace dédié où leurs chroniques paraissent régulièrement. L'LB